

Cagliari présenta un spectacle enchanteur. C'était une variété de costumes vraiment éblouissante : des hommes coiffés de leurs grands bonnets de laine d'où s'échappaient, au milieu des cascades de fleurs et de rubans, deux immenses tresses de cheveux noirs, tombant jusqu'au milieu du dos ; parés d'élégantes vestes brunes ou écarlate, et de pantalons blancs, fermés aux genoux dans des guêtres de peau brodées en soie rouge et or : des femmes en jupe de laine couleur écarlate, bordées de bandes noires ; étalant sur leurs poitrines, ces fortes et belles poitrines qui font la beauté typique des femmes sardes, des chapelets d'or, de perles et de pierreries ; ayant la tête enveloppée dans de grands voiles blancs et rouges, coquettement posés sur la galerie d'un haut peigne d'écaille, et les pieds emprisonnés dans de petits souliers de satin : puis des pasteurs à grandes barbes, les épaules recouvertes d'une peau de chèvre, et portant à la ceinture le terrible couteau que les Sardes n'abandonnent jamais : puis des moines de toutes les couleurs ; des soldats, des enfants courant et se faufilant dans la foule. Piétons, cavaliers, carrioles se croisaient, se heurtaient, s'enchevêtraient au milieu des cris et des vociférations qui se perdaient dans un nuage de poussière : les chansons retentissaient dans les airs, les orchestres faisaient entendre leurs accords, et les rondes dansantes se formaient à l'entour ; c'était une gaité, un entrain, un ardent délire comme on n'en trouve plus en France, ni dans notre vieille Europe.

A midi, toutes les cloches de la ville carrillonnèrent en fête ; le canon gronda dans les airs, et la musique militaire exécuta de brillantes fanfares. Le saint sortait de son église, précédé de son brillant cortège. Les gardes nationaux ouvraient la marche : militaires superbes, montés sur de fort jolis chevaux, armés de longs fusils arabes et revêtus d'un costume moyen-âge, rouge et noir, d'un effet très pittores-